



Archives de sciences sociales des religions

170 | avril-juin 2015
Religions et dictatures

Déracinement et vie religieuse : Italiens, Espagnols et Tsiganes dans le Midi de la France (1830-1980) Des étrangers qui ne pratiquent pas

Deracination and Religious Life: Italians, Spanish and Gypsies in the South of France 1830-1980

Desarraigo y vida religiosa: italianos, españoles y gitanos en el Mediodía francés (1830-1980)

Gérard Cholvy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/26912>

DOI : 10.4000/assr.26912

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

Pagination : 171-189

ISBN : 978-2-7132-2469-0

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Gérard Cholvy, « Déracinement et vie religieuse : Italiens, Espagnols et Tsiganes dans le Midi de la France (1830-1980) Des étrangers qui ne pratiquent pas », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 170 | avril-juin 2015, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 27 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/26912> ; DOI : 10.4000/assr.26912

Gérard Cholvy

Déracinement et vie religieuse : Italiens, Espagnols et Tsiganes dans le Midi de la France (1830-1980)

Bien avant toute enquête systématique, les représentants des Églises ont souligné avec inquiétude les dangers du déracinement pour le maintien des traditions religieuses « Le déraciné par le seul fait d'être arraché à son milieu, à ses habitudes, à sa parenté, perd sa pratique religieuse. On l'a observé pour le Breton qui s'éloigne de la Bretagne, pour les Italiens, pour les Espagnols qui viennent travailler en France. Praticants chez eux, ils ne le sont pas au loin ¹. » Ce texte a le mérite de dire à partir de quel critère fut le plus souvent apprécié l'éloignement vis-à-vis des Églises, « la pratique religieuse ». Il évoque aussi l'origine géographique du migrant sans établir de distinctions formelles entre les migrations à l'intérieur d'un même État et les migrations en provenance d'un autre ensemble national. Il affirme sans nuance que les déracinés sont « pratiquants chez eux ». Il nous invite à une analyse rétrospective qui bornera ses ambitions à un aspect des migrations de masse de l'époque contemporaine : celles des Italiens et des Espagnols, ainsi que des Tsiganes venus dans le Midi de la France depuis 1830 : cent ans après « Nulle région ne donne comme la région méditerranéenne la vision directe du remplacement à la base, voire de la substitution des immigrés à la population française ². » Reprenant le critère de la « pratique religieuse », nous nous attacherons à faire le point des connaissances en la matière dans les années 1960. Il conviendra ensuite de discerner tout à la fois l'origine géographique exacte – non plus l'État mais la « région culturelle ³ » – des migrants et les motivations du départ. Première piste qui débouche sur l'esquisse d'une étude du contenu de la vie religieuse faisant sa part à « un au-delà de la pratique ». Restera à ouvrir le dossier de l'acculturation au milieu : quelles répercussions ont pu avoir sur la vie religieuse des migrants les conditions de vie et l'accueil qui leur furent réservées.

1. Chanoine Couget, « L'évangélisation à Paris et les associations provinciales », *Le Correspondant*, 25 décembre 1912.

2. G. Mauco, *Les étrangers en France*, Paris, 1932, p. 315. L'auteur évoque le littoral de Menton à la Provence.

3. F. Boulard et J. Rémy, *Pratique religieuse urbaine et régions culturelles*, Paris, 1968, 213 p. + cartes.

Des étrangers qui ne pratiquent pas

Le Midi de la France, et tout spécialement le littoral de Menton à Cerbère, a connu, à partir du XIX^e siècle, un tel apport de populations étrangères qu'on ne peut en ignorer les possibles répercussions dans le domaine des mentalités : en 1931, de Nice à Perpignan, les seuls départements du littoral comptent plus de 641 000 étrangers. Marseille comptait déjà plus de 16 000 Italiens en 1851, Nice plus de 24 000 en 1891, la Corse 17 300 la même année. Italiens et Espagnols ont largement dominé cette immigration jusqu'au milieu du XX^e siècle. Les premiers plus nombreux à l'est du Rhône, les seconds à l'ouest par une sorte de prolongement des migrations provinciales et saisonnières qui ignoraient Alpes ou Pyrénées : en 1960, encore dans une communauté fortement solidaire comme celle des Gitans, on appelle « Catalans » les Gitans venant de Catalogne ou des Pyrénées-Orientales, « Espagnols » ceux qui viennent du sud de l'Espagne⁴. Aux grosses colonies italiennes de Provence (en 1926, 110 700 dans les Bouches-du-Rhône, 47 200 dans le Var) et des Alpes-Maritimes (104 400), font contraste les colonies espagnoles de l'Hérault (43 100), de l'Aude (25 600) et des Pyrénées-Orientales (28 600), le département du Gard ayant deux groupes à peu près équilibrés : 8 300 Italiens, 9 400 Espagnols. Il convient de noter toutefois que les Bouches-du-Rhône comptent déjà 21 300 Espagnols et que le Sud-Ouest – le Gers principalement – attire des Italiens depuis la fin de la Première Guerre mondiale. D'indiquer aussi que, d'une façon générale, l'immigration espagnole est plus récente – remontant rarement en deçà de la fin du XIX^e siècle⁵ et qu'elle progresse au détriment de l'immigration italienne : en 1931 dans l'Hérault, la colonie espagnole, forte de 51 400 membres est dix fois plus importante que la colonie italienne – 5 150 membres – laquelle ne représente plus que 7,2 % du total des étrangers du département contre 32,6 % en 1901⁶.

Sur le comportement religieux des migrants, les enquêtes de pratique dominicale des années 1950-65 apportent des éléments d'ensemble convergents : c'est parmi les étrangers que l'assistance à la messe est la plus faible :

4. D. Guy, *Contribution à une étude sociologique sur la sédentarisation des nomades en France : les Tsiganes en Languedoc, Provence et Côte d'Azur*, thèse de 3^e cycle, Montpellier, 1969, 211 p. + annexes. Sur le caractère précoce de l'immigration à Marseille, M. Vovelle, « Gavots et Italiens : les Alpes et leur bordure dans la population marseillaise au XVIII^e siècle », *Provence Historique*, 1977, n° 108, p. 137 sq.

5. Si l'on met à part les quelques milliers de réfugiés des guerres carlistes qui se sont établis en France, E. Témmine, « Évolution et problèmes d'intégration d'une minorité étrangère. Les Espagnols dans le sud-est de la France de 1861 à 1936, étude spécifique du cas marseillais », *Ethnologie française*, 1977, CII, p. 145-254.

6. Sur l'immigration italienne, A.-M. Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France. Étude géographique*, Gap, 1964, 2 vol., 400 et 230 ; sur les Espagnols en Languedoc-Roussillon, E. de Parado, « L'évolution de la population espagnole en Languedoc », *Revue de l'économie méridionale*, n° 59, 1967, 1-4. Ainsi, en 1876, dans les mines de Graissessac, les Piémontais – une centaine – constituent 17 % de la main-d'œuvre, AD Hérault 4M216. Mais en 1931 les 2 531 étrangers du Bassin minier (30 % de la population) sont en majorité des Espagnols.

Diocèse de Nice (1954)

Taux brut de messés	15 %
Étrangers	10,8 % soit 5 570 sur 51 380

Diocèse de Marseille (1962)

Taux brut de messés français ou naturalisés	11,5 %
Étrangers	4,9 % soit 7 283 sur 147 951

Diocèse de Montpellier (1962)

Taux de messés français ou naturalisés	19 %
Étrangers	6,8 % soit 2 710 sur 40 033

Faible pratique qu'accompagne un important dimorphisme sexuel :

	Sexe masculin	Sexe féminin
Nice	5,8	15,3
Marseille et Aix	2,7	7,1
Montpellier	3,6	10,6
Perpignan	0,5	4,3

Dans l'Hérault les actifs espagnols adultes du sexe masculin ont un taux de pratique infime qui varie selon les professions entre 0,6 et 2,5 %⁷.

Cette situation n'est pas nouvelle. Aussi loin que l'on puisse remonter les témoignages convergent dès lors que les groupements d'Italiens ou d'Espagnols constituent de fortes minorités. En 1861, la paroisse Saint-Louis de Marseille « a subi depuis quelques années des changements bien notables... Aujourd'hui elle compte une majorité d'ouvriers travaillant dans des usines, ce qui nous donne une population flottante composée d'étrangers... vivant sans pratique religieuse et dans le désordre. » Au faubourg de la Cabucelle qui compte 42,5 % de population italienne, les délais de baptême sont les plus longs⁸. À Saint-Louis de Sète, en 1889, « Les Italiens, les Espagnols... forment presque la moitié de la population et ne favorisent guère les pratiques religieuses⁹. » Les enquêtes réalisées dans le diocèse de Montpellier entre 1907 et 1914 permettent de recenser une quinzaine de notations concernant les Espagnols. Ton général : ils ne pratiquent pas. Il y a parmi eux, et quelques fois seulement chez eux, des enfants non baptisés. Leur assistance à la messe est nulle, car « en règle générale les Espagnols ne tiennent aucun compte du dimanche » (Assignan, 1914). À Laurens (Biterrois) en 1928, aux impies de la paroisse, s'ajoutent « 3 à 400 Espagnols presque tous sans religion ». Aux mines de Graissessac il y a « beaucoup d'indifférence religieuse,

7. L'enquête de Guy Hermet, *Les Espagnols en France*, Paris, 1967, 328, donne des proportions nettement plus fortes : 28 % pour la messe du dimanche. Mais, d'une part, il s'agit de messalisants ; d'autre part ce sont les intéressés qui ont eux-mêmes répondu. Enfin 100 immigrés seulement ont été interrogés.

8. F. Charpin, *Pratique religieuse et formation d'une grande ville : le geste du baptême et sa signification en sociologie religieuse (Marseille 1806-1958)*, Paris, 1964.

9. *Annales des Frères Maristes*, Maison de Sète, 1^{er} avril 1889.

surtout parmi les ouvriers espagnols et italiens qui ne séjournent pas longtemps » (1907) : en 1946 la « pratique est quasi nulle parmi les adultes masculins d'origine espagnole... de vrais prolétaires sans aucun fond religieux. » À quelques nuances près il doit être possible d'appliquer à toute l'immigration de l'Entre-deux-guerres en milieu rural ce jugement du curé de Bessan (basse vallée de l'Hérault) en 1921 : « Nous avons dans le Biterrois de fortes colonies espagnoles qui échappent presque totalement à l'action du prêtre. Ils font baptiser leurs enfants, se marient à l'église et font enterrer religieusement leurs morts, mais ne fréquentent guère les cérémonies religieuses. » En 1954, à Marseille, R. Charpin relève l'existence d'une relation entre le déracinement et une moindre fréquence du mariage religieux.

Si l'esquisse est assurément exacte en ses grandes lignes, il convient cependant d'en préciser les contours en prenant en considération le lieu et le milieu d'origine des migrants et les motivations du départ.

D'où viennent-ils ? Pourquoi viennent-ils ?

Le 7 août 1909 Mgr Turinaz, évêque de Nancy, faisait part au Cardinal de Milan de quelques observations concernant les Italiens dans son diocèse : « Les ouvriers des familles qui viennent du Piémont, de la Haute-Italie ont généralement des principes religieux... Ceux qui viennent d'autres parties de l'Italie, en particulier des Romagnes, font profession d'incrédulité et d'impiété ¹⁰. » Un demi-siècle après au terme d'une enquête approfondie, A.-M. Faidutti-Rudolph conclut de même : Vénitiens et Bergamasques sont les plus fidèles, les gens de l'Apennin sont beaucoup plus indifférents, les Méridionaux plus superstitieux, ce qui introduit une troisième nuance concernant le Mezzogiorno. Connaître la région d'origine paraît donc essentiel, même si le déracinement provoque l'abandon de la pratique dominicale chez le plus grand nombre. Éclairante est ici la carte des messalisants adultes par diocèse établie dans les années 1950-60 par le chanoine Boulard pour toute l'Europe occidentale ¹¹. Une zone de dépression part de la moitié sud du Portugal, englobe l'ensemble des provinces méridionales et orientales de l'Espagne ¹², traverse le littoral méditerranéen français – laissant à l'écart le môle pratiquant du sud-sud-est du Massif central – de Perpignan à Nice, s'étend ensuite à la majeure partie de l'Italie centrale et méridionale, incluant la Sardaigne et la Sicile ¹³ : un ensemble de diocèses comptant moins de 30 % de messalisants.

10. Cité par S. Bonnet, *L'homme de fer*, Metz, 1975, p. 122.

11. F. Boulard, *op. cit.*, *supra* note 3.

12. R. Duocastella, « Géographie de la pratique religieuse en Espagne », *Social Compass*, XII-4-5, 1965, 253 *sv.*

13. Cf. S. Buralassi, « La sociologia del cattolicesimo in Italia », *Lettera di sociologia religiosa*, déc. 1965 et *Id.*, « Religiosità e mutamentó sociale in Italia », *ibid.*, avril 1966. Pratique dominicale de quelques diocèses : Livourne 22 %, Florence 25 %, Pise 28 %, Bologne 30 %

Il est important de noter que le gros de l'immigration espagnole dans le Midi méditerranéen était originaire de ces régions. À l'inverse, le nord du Portugal, une partie de la Castille, les provinces nord-ouest de l'Espagne, le Piémont, la Lombardie (sauf Milan) et la Vénétie ont alors un taux de messalisants adultes souvent majoritaire¹⁴. Dans l'aire déprimée c'est avec les paroisses ouvrières que s'imposeraient les comparaisons. Quand cela est possible il est facile de constater que les différences entre les comportements de l'ouvrier en Italie ou en Espagne, et celui des migrants en France tendent à s'effacer¹⁵.

On objectera qu'insister trop sur le pays d'origine c'est minimiser les motivations du départ, s'il est vrai qu'il « existe, au moins à certains moments, dans les groupes nationaux, une partie de la population qui est déjà à demi détachée du corps social par la misère, le manque d'emploi... les immigrants abordent avec humilité dans la terre étrangère, comme dépouillée déjà de leur statut ancien, matière sans forme toute disposée à entrer dans de nouveaux cadres¹⁶ ».

Émigration économique : « Diulio a dit : Puisque je fais le grand sacrifice de m'expatrier, autant avoir quelque ambition. Je suis d'avis de devenir métayer » fait dire à son frère, Cesare Zaneti, fils d'un ouvrier agricole de Vénétie chargé de neuf enfants¹⁷. Guy Hermet dans son enquête distingue deux autres motifs d'émigration : personnel et politique. C'est assurément le motif économique qui fut prépondérant, sans exclure qu'il ait été parfois plus ou moins associé aux autres : « Deseo de vivir mejor », « je désire mieux vivre », telle est la réponse la plus courante. Ces immigrés se recrutent parmi les moins instruits – un tiers environ d'illettrés en 1926¹⁸. Mais absence d'instruction ne signifie pas absence de culture populaire en Provence ou Languedoc d'une part, en Italie et en Espagne de l'autre. De là sûrement une part de l'intérêt longtemps limité porté

(la ville 24), Ancône 26 %, Volterra 21 %. Éclairante est la statistique des mariages civils en 1960-61 : moyenne nationale 3 %, mais 23,5 % pour l'Émilie-Romagne, 4 % en Campanie, 3,5 % en Calabre, 2,7 % en Ligurie, cf. thèse de J.-P. Viallet, *L'anticléricisme dans l'Italie giolittienne*. Autre indicateur, la répartition des groupes anarchistes en 1897-98 : 2 en Vénétie, 4 en Lombardie, 7 en Piémont, 2 à Naples, mais 13 en Sicile, 30 en Toscane, et 64 en Émilie-Romagne, E. Santarella, « L'anarchisme en Italie », *Le mouvement social*, n° 83, avril-juin 1973.

14. Diocèses : Cáceres 44,3, Santander 48,4, Bilbao 55,8 (Guernica 88,6), Ciudad Rodrigo 55 %. Diocèses italiens : Turin 42 %, Lodi 62, Vérone 55 % (pascalisants). Villes : Trévise 85 %, Bergame 63, Vérone 45, Varèse 57, Lodi 55, Padoue 54, Turin 33, Milan 20.

15. En Italie, pratique dominicale urbaine : Carrare 21 %, Piombino 10 %. Cf. P. Nègre-Rigol, *Les attitudes religieuses et l'intégration urbaine d'un quartier de Barcelone*, thèse Sorbonne, 1966. Sur les 20 000 habitants de la paroisse du Sacré Cœur 90 % sont des ouvriers, en majorité Valenciens, Aragonnais, Murviens, et, plus récemment Andalous. Le taux de messés est à peine supérieur à 10 %, celui des hommes adultes de 5 % (2,9 % pour les Valenciens). De même F. Del Valle, « Sombras de una gran ciudad, Barcelona 1949 », *Razon y fé*, 1950, p. 139. La proportion des messés des paroisses ouvrières varie entre 5 et 10 %.

16. M. Halbwachs, *Morphologie sociale*, Paris, 1946, p. 208.

17. Dans l'excellent reportage conduit par Jean Anglade, *La vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours*, Paris, Hachette, 1976, p. 48.

18. Cf. G. Mauco, *op. cit.*

à la scolarisation en français. Quant à la scolarisation en italien ou en espagnol, elle intéresse moins encore, la plupart des parents ne parlant que le dialecte de leur région d'origine. On ignore largement le contenu de la formation religieuse transmise par le clergé. À propos des Italiens du nord, G. Mauco a pourtant noté qu'ils étaient « peu lettrés mais très religieux » et qu'ils avaient « en général la morale de leur religion ». Dès lors cependant Italiens et Espagnols « font ce que les Français ne feraient pas¹⁹ ». Conditions d'habitat, de travail sont loin de favoriser, dans un premier temps, l'intégration aux traditions du lieu d'implantation. D'autant que de fréquents déplacements caractérisent les débuts. Mobilité extrême qui accentue le déracinement en le perpétuant comme l'a très justement souligné E. Temime dans son étude des Espagnols dans le sud-est de la France. En milieu rural il faut aussi mentionner un isolement relatif du travailleur ou de la famille dans une campagne ou un hameau éloigné du centre du village.

Cet isolement est-il un facteur défavorable à la pratique religieuse ? Tout dépend du degré d'intériorisation de la religion dans le groupe. On sait que d'une façon générale les régions de plaine du littoral méditerranéen français sont porteuses d'une tradition d'anticléricalisme masculin bien antérieure à l'arrivée des migrants. D'anticléricalisme, donc d'abstention – masculine – aux offices. Dès lors l'isolement du migrant ou la ségrégation en communautés vivant repliées sur elles-mêmes, peut constituer au contraire un facteur favorable à la pratique. On n'oubliera pas, de ce point de vue, que jusqu'à Vatican II, la messe est partout dite en latin ; que le *Credo*, les chants latins des vêpres se chantent de la même façon – à l'intonation près – à Bergame ou à Blanquefort (Gers), écoutons Cesare Zanetti : « Je crois bien que leur plus grand étonnement, ils l'ont eu quand ils nous ont vus, les dimanches, aller à la messe et aux vêpres, et chanter avec toute la voix que nous avons dans la gorge. Eux, le dimanche, ils le passaient au café... seules les femmes et les enfants fréquentaient l'église. » Qui ne sait aussi que le catholicisme étant l'une des composantes essentielles de leur culture nationale, les communautés polonaises établies dans les bassins miniers – et vivant en cités ouvrières – témoignent d'un attachement visible à la religion. Ici, le conformisme dominant joue en faveur de l'Église²⁰.

Par contre, les conditions de travail – de façon quasi générale – n'ont pas favorisé la pratique religieuse. Ceci est vrai non seulement pour le prolétaire de la grande industrie, mais encore pour l'ouvrier agricole. Ce dernier ne peut espérer s'élever dans l'échelle sociale que par un labeur acharné lequel implique le travail du dimanche et le travail à forfait : « Leur unique souci est de gagner de l'argent sans respect du dimanche » écrivent plusieurs curés de l'Hérault. C'est ce jour-là

19. M. Serre, « Problèmes démographiques d'hier et d'aujourd'hui. Note sur l'immigration italienne à Toulon et dans le Var », *Revue de Géographie Alpine*, t. 40, 1952, p. 643-667.

20. J.-C. Bonnet, « La vie religieuse des catholiques polonais du Bassin stéphanois dans l'Entre-deux-guerres », *Bull. du Centre d'Histoire régionale*, Université de Saint-Étienne, 1977-1, p. 15-39.

que le propriétaire prête le cheval²¹. Très tôt en effet, en Bas-Languedoc, les ouvriers agricoles ont réussi à imposer la journée de travail de 6 ou 7 heures ; mais les étrangers en font une autre, pour eux, sur le lopin de terre qu'ils ne tardent pas à acquérir. Si les conditions de travail constituent indéniablement un obstacle à la vie religieuse, il semble cependant que l'immigration politique ait constitué un obstacle plus grand encore. On pense ici bien entendu aux socialistes ou anarchistes italiens et espagnols²². C'est cependant une erreur fréquente que de limiter l'anticléricalisme virulent de certains Espagnols aux seuls réfugiés de la Guerre d'Espagne²³. Pour les immigrants économiques, il faut enfin noter le rôle non négligeable joué dans les vingt dernières années par la JOC – et JOCF – dans la préparation en Espagne des jeunes gens – surtout des filles – se proposant de venir travailler en France²⁴.

Esquisse d'une étude du contenu de la vie religieuse des migrants en France

En 1908, au Congrès diocésain d'Aurillac, dans un rapport sur l'émigration cantalienne, le chanoine Trioullier décrit le « fléau » de l'immigration vers Paris : « presque tous les enterrements civils de nos paroisses accusent un émigré », et considère comme « moins nocives » les migrations saisonnières en Espagne : « Au point de vue religieux, notre Auvergnat est comme partout ailleurs très travailleur et très oublieux de ses devoirs chrétiens. Mais... au retour au pays, il s'améliore généralement ». On a cependant observé « qu'il retient de l'Espagne le côté extérieur des principes religieux et délaisse facilement la solidité des principes de la foi chrétienne²⁵ ». Une religion « de façade, d'apparat, toute

21. Cf. G. Cholvy, *Géographie religieuse de l'Hérault contemporain*, PUF, 1968, p. 343.

22. Nombreuses références dans la thèse de 3^e cycle de René Bianco, *Le mouvement anarchiste à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône 1880-1914*, Aix, 2 vol., 452 + 80. Entre 1892 et 1894, sur 147 militants recensés, on compte 38 Italiens, 1 Espagnol. En 1912, les Espagnols sont organisés et publient *Brisas libertarias*. En 1894, la police recense un nombre assez considérable d'anarchistes par département : Alpes-Maritimes 111, Bouches-du-Rhône 312, Var 33, Drôme 149, Vaucluse 71, Hérault 30, Aude 84. Sur les immigrés carlistes, un témoignage littéraire dans Ferdinand Fabre, *Ma Vocation* : vers 1840-42 le berger Alonzo Vargas, un Espagnol de l'armée de Cabrera, égrène un rosaire en surveillant son troupeau. En 1833, à Rodez tous les réfugiés participent à la procession de la Fête Dieu, F. de Barrau, *Galerie des préfets de l'Aveyron*, t. 2 ; cf. également E. Richard-Jalabert, « Les réfugiés carlistes à Marseille sous la Monarchie de Juillet », *Provence historique*, t. 24, 1974, p. 161-174.

23. Jean Anglade, *La vie quotidienne des immigrés...*, *op. cit.*, fait dire à Luis Miranda, républicain espagnol entré en France en 1939, que « Tout le monde n'était pas communiste ou anarchiste, contrairement à l'opinion des gendarmes : je me souviens d'un groupe qui priait à haute voix, demandant la protection du ciel sur l'Espagne », p. 72. L'enquête de Guy Hermet donne pour l'assistance aux cérémonies religieuses, pour les immigrés politiques : jamais 91 %, rarement 9 %, en contraste absolu avec le comportement des immigrations économiques et personnelles.

24. *Migrations et pastorales*, Éd. Fleurus, 1963, p. 9.

25. Congrès d'Aurillac, 18-20 octobre 1908.

en démonstrations extérieures », voilà bien l'accusation tant de fois reprise qui déprécie le catholicisme des Italiens et des Espagnols au début du XX^e siècle, comme sous la plume d'un Taine, elle dépréciait... le catholicisme des méridionaux quelques cinquante années auparavant²⁶. « Ils adorent la Sainte Vierge et attribuent à son intervention immédiate tous les événements heureux de leur existence » affirme l'auteur anonyme de la très sérieuse *Monographie agricole du département de l'Hérault*, lequel consacre ces seules lignes à la vie religieuse des ouvriers agricoles espagnols²⁷. C'est du moins percevoir un au-delà de la pratique – ici en amont – que le clergé veut bien souvent ignorer.

Pour les prêtres français du premier XX^e siècle, la pratique religieuse – messe, pâques, fréquentation des sacrements – est le test essentiel de la christianisation. De fait, elle est le signe d'une adhésion au moins extérieure à l'Église et permet de mesurer l'influence du prêtre. Or celle-ci paraît le plus souvent faible ou nulle dans l'immigration latine. On peut étendre aux Espagnols ce qu'écrit G. Mauco « Les prêtres italiens sont loin d'avoir une influence comparable à celle du clergé polonais²⁸. » Catalans, Italiens de l'Émilie-Romagne, sont souvent très anticléricaux, que cette hostilité aux clercs s'enracine dans une tradition fort ancienne ou qu'elle puise de nouveaux arguments dans la collusion entre Église et franquisme par exemple. C'est souvent « le bruit de l'argent autour de l'autel » qui est dénoncé, « les fabuleux trésors de l'Église d'Espagne », les classes pour les mariages et les obsèques, les chaises à payer G. Mauco ajoutait « La plupart des Italiens ne gardent des pratiques religieuses que les manifestations extérieures lors des grands événements : baptême, mariage et mort. » Il semble en effet – et ceci varie bien évidemment en fonction de l'origine géographique des migrants – que l'érosion de la pratique ne soit pas immédiate. L'enquête de Guy Hermet montre que l'assistance à la messe chaque dimanche est le fait de 42 % des immigrés espagnols comptant jusqu'à cinq ans de séjour ; de 6 % seulement pour ceux dont le séjour est supérieur à six ans. Comme on peut supposer qu'entre temps une certaine amélioration des conditions de vie s'est produite, il faut bien attribuer cette évolution – entre autres causes – à l'influence exercée par l'insertion dans des communes où l'ouvrier français pratique peu lui-même. D'où l'importance de la région d'accueil. Les enquêtes de pratique dominicale révèlent une covariation des taux de pratique des étrangers et des Français, décelée aussi bien au niveau de la microrégion qu'au niveau socioprofessionnel. L'étranger, qui se situe toujours en dessous – l'écart est moins grand s'il s'agit d'une femme – subit de toute évidence la contagion du milieu environnant. Ce que confirment des observations ponctuelles : dans tel village de la garrigue nord-montpelliéraine où se survit la chrétienté, l'enfant d'immigré « porté qu'il est par le milieu, va

26. « L'essence du catholicisme méridional, c'est de prendre l'homme par la pompe, le ravissement des yeux », *Notes sur la Province*, Paris, 1863-65. Réaction d'un bourgeois né et formé dans une autre aire culturelle.

27. *Statistique agricole de la France, annexe à l'enquête de 1929, 1937*, p. 134.

28. *Les étrangers en France, op. cit.*, p. 337.

au catéchisme et à la messe ». Les enfants de quatre foyers *musulmans* suivent les activités de la *Croisade eucharistique* et les parents assistent à la réunion des familles²⁹. À l'inverse, à Graissessac en 1931, la moitié des fils de mineurs étrangers ne sont pas catéchisés. Il est vrai que dans la pratique, catéchèse et scolarisation vont alors largement de pair. À Toulon, en 1912, « les parents [italiens] envoient un peu plus volontiers leurs enfants au catéchisme qu'à l'école » même si c'est « peut-être à cause des petits vêtements qui sont donnés chaque année aux plus assidus³⁰ ».

Si la religion éclairée, soutenue par la pratique régulière, est souvent absente ; si la présence d'un nombre important d'étrangers contribue à l'affaiblissement des divers taux de pratique³¹ – au moins jusqu'aux années 1960 – il est par contre indéniable que les immigrés ont contribué au maintien, voire au réveil de diverses formes de religiosité, dans la mouvance de la piété ultramontaine. Les colporteurs italiens sont connus en France dès le milieu du XIX^e siècle comme vendeurs de chapelets, images pieuses et statuette³². Dans les intérieurs des immigrés, les images de piété abondent. Nombre d'Italiens demeurent attachés à la bénédiction de leur maison durant le temps pascal. Le culte marial est en honneur, sous ses formes les plus diverses : Lourdes bien sûr, la chapelle de Notre-Dame-de-La-Salette à Sète – avec ses ex-voto³³ – Notre-Dame-del-Pilar dont le culte est établi dans plusieurs paroisses où les immigrés espagnols sont nombreux... Le culte des saints subit l'influence des immigrés : c'est très net pour saint Roch beaucoup plus populaire en Italie, voire en Espagne, que dans la contrée qui le vit naître (Montpellier) : de nombreuses barques de pêcheurs sont

29. Vailhauquès, 1965. Le curé énumère les raisons de la moindre pratique des foyers immigrés espagnols : 1) le travail du dimanche, 2) l'éloignement du lieu de culte (il y a sept à huit « campagnes » isolées), 3) le fait de n'avoir pas d'enfants scolarisés : facteur qui paraît essentiel, l'intégration se faisant par les enfants, 4) l'absence de préoccupations religieuses liée aux soucis matériels.

30. M. Serre, *op. cit.*, *supra* note 23. Cette question du catéchisme est, de loin, celle qui préoccupe le plus les prêtres : 68 allusions dans les rapports de visites pastorales (sur 115) dans l'Hérault, contre 3 pour le baptême, 5 pour le mariage, 12 pour le denier du culte.

31. Dans les Pyrénées-Orientales en 1964, l'enquête a permis d'aller au-delà de la pratique régulière (quasi nulle pour les adultes espagnols, 0,5 % pour les hommes, 4,3 pour les femmes). Elle a groupé les pratiquants réguliers et occasionnels (grandes fêtes) ainsi que les « sympathisants » ce qui donne 36 % pour les hommes, 44 % pour les femmes. Seraient « indifférents » 60 et 51 %, les autres « a-religieux », *Diocèse de Perpignan, Enquête de sociologie religieuse*, janvier 1966, 3 fascicules photocopiés.

32. Des Italiens, les *Santi Belli*, aussi peu recommandables que les ermites dans les Monts d'Orb entre 1840 et 1850 « Croyez-moi, M. le Curé, dit Simmonet, ces ermites et ces Santi Belli, c'est du mauvais monde. Ne vous y fiez pas trop », F. Fabre, *Mon oncle Célestin*, p. 71. C'est auprès de l'un d'eux que le futur Père Marie-Antoine – le missionnaire capucin de Toulouse le plus célèbre dans le Midi languedocien dans la seconde moitié du XIX^e siècle – acquiert une statuette de Saint Antoine de Padoue, dont il contribua ensuite à populariser le culte. Bagni-di-Luca est le pays d'origine des *figurinaï*, fabricants et colporteurs de « statuette faites au logis durant l'hiver », A.-M. Faidutti-Rudolph, *op. cit.*, p. 62.

33. M. Escarguel, *Sète 1950*, Paris, INSEE, 1952 à propos des pêcheurs.

placées sous sa protection – ; pour saint Côme et saint Damien³⁴, sainte Rita... Les pèlerinages sont également en honneur et l'on pense au mysticisme des Gitans : « Ils n'ont aucune instruction religieuse, ils ne connaissent pas l'essentiel du dogme, de la morale et des sacrements. L'incarnation, la rédemption, la pénitence, l'eucharistie, le péché... ils ne savent rien de tout cela ou si peu. Et rien non plus de l'amour universel prêché par Notre-Seigneur. Et pourtant ils sont religieux. Ils prient Dieu, la Sainte Vierge, ils prient sainte Sarah. Qui les voit à genoux dans l'église ou à la procession du Saint Sacrement peut saisir facilement leur âme religieuse à travers les gestes de dévotion. Mais quelle est leur foi ? » « Celle de l'Ancien Testament conclut l'auteur d'un rapport sur *La situation religieuse des gitans*³⁵. » À Laghet a lieu le pèlerinage annuel des Gitans des Alpes maritimes. Mais c'est aux Saintes-Maries-de-la-Mer qu'ils vivent le plus grand rassemblement autour de leur patronne, Sarah la noire, servante des saintes Madeleine et Jacobée³⁶.

Cette ignorance religieuse liée aux aspirations mystiques explique, pour partie, l'attrait exercé par certaines « sectes » proposant des communautés chaudes et fraternelles. Ce sont les pentecôtistes et les Témoins de Jéhovah qui ont fait le plus grand nombre de prosélytes. Les premiers commencent à obtenir la conversion de Tsiganes en 1950 à la suite d'une guérison. En 1955, à Montpellier, en 1957 à Toulouse, furent organisés de grands rassemblements de roulottés. L'année suivante, le « Commando de la délivrance » passe à l'action à Valence et, peu après le mouvement gagne toute la Provence et Nice. Des pasteurs tsiganes animent un culte très vivant « on compte les conversions par familles entières ». Culte qui satisfait la soif de merveilleux, le besoin de s'épancher et de s'exprimer. Le converti doit renoncer au tabac et à la boisson ; la scolarisation de ses enfants est encouragée pour la lecture de la Bible³⁷. Si les adventistes ont également obtenu quelques résultats parmi les immigrés, il semble par contre que le culte « trop intellectuel » des Églises réformées ait exercé un moindre attrait et que les conversions aient été assez rares³⁸. L'immigration massive d'ouvriers

34. Cf. le registre de la paroisse de l'Île de Martigues : érection, après souscription, de deux statues des saints en décembre 1898 ; les Italiens de Sète ont une grande dévotion envers eux (1923), etc.

35. Montpellier, 1954, Archives diocésaines.

36. Avec les restes de cire des cierges qui ont brûlé dans la crypte, les femmes confectionnent une pomnade très prisée pour les blessures. Sur les rites d'entrée, le mariage gitan, le culte rendu aux morts, cf. Danielle Guy, *op. cit.*, *supra*.

37. En 1958 est créé un journal pur les Gitans, « Le chemin qui mène à la vie », cf. D. Guy, *op. cit.*, et H. Chéry, *L'offensive des sectes*, Paris, 3^e édition, 1959, p. 520.

38. Ceci malgré des tentatives très précoces d'évangélisation. En 1854, le Consistoire de Marseille recrute un évangéliste italo-phoné qui devra s'adresser aux travailleurs italiens. En 1866, l'Union des Églises Évangéliques a un diacre, Espagnol d'origine, chargé des Espagnols, cf. A. Encrevé, 1978, « L'évangélisation protestante dans la région marseillaise au milieu du XIX^e siècle », *Cinq siècles de protestantisme à Marseille et en Provence*. Marseille, Nice ont eu de grosses colonies de Vaudois à la fin du XIX^e siècle : c'est parmi eux que les familles protestantes recrutaient une partie de leurs domestiques.

agricoles des pays latins a eu ainsi pour conséquence une diminution très sensible de la proportion des protestants dans le Gard, l'Ardèche ou la Drôme, les seuls cantons relativement préservés étant ceux dont l'activité économique n'a cessé de décliner.

Comme l'écrit le sociologue Serge Bonnet « le milieu le plus déshérité, le moins pratiquant, n'est pas condamné à être toujours et partout le moins croyant, le plus conformiste ou le plus superstitieux³⁹ ». On sait peu de choses – autant dire rien – de la religion personnelle et familiale. Nul doute cependant que la prière ait mieux résisté que l'assistance à la messe. De même la croyance en Dieu⁴⁰. On connaît un peu mieux par contre l'existence de minorités ferventes au sein des diasporas italiennes et espagnoles : vocations de militants d'Action catholique, vocations sacerdotales ou religieuses. Relevant l'opinion courante qui fait porter aux *étrangers* la responsabilité de la *déchristianisation*, A.-M. Faidutti-Rudolph note que Vénitiens et Bergamasques « se trouvent parfois à la base de la renaissance de paroisses françaises », – voir l'exemple de Blanquefort rapporté par Jean Anglade – et que « parmi les militants catholiques ruraux la part des Italiens est plus importante que ne le ferait croire leur importance ». Dans telle paroisse du Biterrois, les seules vocations depuis 1802 sont d'origine espagnole (un prêtre et trois religieuses). À Clermont-l'Hérault en 1932, le seul vrai militant ACJF est un ouvrier espagnol de vingt ans qui sent déjà la nécessité de la JOC. Ce mouvement a en effet exercé une action militante au sein de la diaspora⁴¹ : au début de 1966 la branche espagnole de la JOC comptait 95 équipes en France et de 6 à 700 membres⁴².

L'acculturation au milieu

Dans l'échelle des salaires comme dans celle du prestige social, les travailleurs migrants se trouvent au plus bas, « strate inférieure de la classe ouvrière⁴³ ». Traitant des conditions d'accueil des Espagnols à Marseille vers 1930, Ludovic Naudeau écrit qu'ils « rétrogradent jusqu'au sauvage⁴⁴ » et G. Mauco montre

39. S. Bonnet, *Prières secrètes des Français d'aujourd'hui*, Paris, 1976, p. 213.

40. À propos des mineurs étrangers de Cransac (Aveyron) en 1926 : « Au fond, sous un vernis très superficiel d'athéisme, les mineurs croyaient profondément en Dieu. Jamais, me disait l'un d'eux, militant communiste notoire, je ne suis descendu dans la fosse sans invoquer la Bonne Mère », H. Bousquet, *Ce siècle qui m'a vu naître*, Rodez, 1975, p. 93.

41. À Béziers, en 1933, la première section compte deux immigrés sur cinq membres. Jociste de Béziers et fils d'immigré, Antoine Novalès est arrêté à l'usine Fouga et déporté à Dachau en 1944. En 1936 à Decazeville le président de la section JOC est espagnol. Lors du Congrès régional du mouvement à Toulouse en 1942, c'est un ancien ouvrier, l'abbé Martinez, qui célèbre la messe. Paco Huydrobo, fils d'immigré, est mineur de fond à Camplong (bassin de Graissessac) durant 6 ans. Il milite au PCF lorsqu'il découvre la JOC en 1942 (la section a démarré avec un Italien et un Espagnol). Il deviendra prêtre-ouvrier.

42. G. Hermet, *op. cit.*, *supra* note 8.

43. B. Granotier, *Les travailleurs immigrés en France*, Paris, 1970, p. 280.

44. *La France se regarde*, Paris, 1930, p. 134.

Italiens et Espagnols remplissant les taudis des villes et les vieilles maisons des villages, « dans la plupart des villes du littoral » de la Côte d'Azur⁴⁵. Il montre aussi cependant combien rapide est l'adaptation : dans les années Trente, francisation d'une grande partie des immigrés et rôle joué par les nombreux Français de souche italienne. Il faudrait, nous semble-t-il, insister davantage ici sur l'acculturation par le patois qui rendit plus rapide encore une intégration souhaitée par la plupart des migrants jusqu'aux années 1950. À propos des réfugiés carlistes établis à Lodève (Hérault) depuis 1840, le sous-préfet écrit qu'après « six ans [sic] de résidence non interrompue », « je dois le dire, tous ces réfugiés sans exception sont plutôt des Français que des étrangers tant ils sont en quelque sorte attachés à notre sol et fondus avec nos mœurs⁴⁶ ». La médiation des cultures languedocienne et provençale nous paraît essentielle : « le provençal sert de trait d'union à la campagne ». Il aide « tous les émigrants en général à passer du dialecte d'origine au parler français... On chercherait en vain [à la seconde génération] une trace d'origine étrangère chez ces chefs de famille, même dans la langue ; ils ne parlent plus que le français et le provençal – même dans l'accent, exactement conforme à l'accent toulonnais⁴⁷. » À Olonzac (Minervois) en 1927 « presque tous les Espagnols comprennent le français, un grand nombre le parlent, ils parlent presque tous le patois ». Précisons même que l'immigration a contribué à freiner la francisation dans le Languedoc et, plus encore le Roussillon.

On ne peut cependant dire que les conditions d'accueil aient été si faciles. Très tôt en effet – à quelques exceptions près – la venue de travailleurs étrangers a été ressentie comme une concurrence aux ouvriers du pays. Viennent s'ajouter également à ce facteur de méfiance les jugements très contrastés portés sur l'immigration politique⁴⁸ : témoin ce rapport d'une responsable de section de la *Ligue féminine d'Action catholique* en 1949, dans l'Hérault : il y est question de « ce mélange de races, cette population flottante qu'amènent les guerres ; ces indésirables de certains pays qui font souche parmi nous et qui jettent une grande perturbation dans la morale, les croyances, les manifestations pieuses que notre vraie population française gardait intactes [sic] depuis de longues générations ».

45. *Les étrangers en France*, *op. cit.*, p. 315.

46. L. Sarrut, *Les étrangers dans l'Hérault au XIX^e siècle*, mémoire de maîtrise, Montpellier, 1969.

47. À propos des émigrés italiens vers 1914, Maxime Serre, *op. cit.*, *supra* note 23.

48. L'accueil de ces migrants devient en effet une affaire de partis. Ce qui fut vrai pour les « Rouges » d'Espagne, l'a été aussi pour les Carlistes au XIX^e siècle. En 1840 on en compte 30 000 en France, 2 000 dans l'Hérault, plusieurs milliers dans les Pyrénées-Orientales. Le préfet orléaniste de l'Hérault blâme en 1845 « la charité aveugle » ou « peut-être malveillante » que pratiquent des comités de dames et « la sympathie qu'une certaine classe de la société leur témoigne ». En décembre 1845 un sermon suivi d'une quête aurait rapporté plus de 3 000 F. Il s'agit évidemment des légitimistes. Pour ce fonctionnaire « il est indispensable de prendre des mesures contre ces fainéants étrangers attirés par les secours qu'on leur distribue ». Il leur attribue la multiplication des crimes dans l'arrondissement de Montpellier « infesté de bandits espagnols », AD Hérault 44 M 8.

État d'esprit majoritaire au milieu du XX^e siècle, selon les enquêtes menées dans les départements du Sud-ouest⁴⁹.

Dans les années 1880-90, il semble bien qu'il ait existé un consensus assez large dans le refus de l'immigration économique : nul doute qu'il a été accru, comme en 1848⁵⁰, par les difficultés économiques du moment : à Jules Guesde stigmatisant dans *Le Cri du Peuple* – le 26 août 1886 – « l'invasion »... le « travail repris en France même à nos nationaux » par « les Sarrazins » ou les « Kroumirs », briseurs de grève, fait écho tel article de *Semaine religieuse* sur « L'envahissement de l'ouvrier étranger⁵¹ ». À la chasse à l'Italien à Marseille en 1881, les événements d'Aigues-Mortes en 1893⁵². Mais la fin du siècle voit l'entrée en masse des ouvriers italiens dans les syndicats français, puis, avec une périodisation plus complexe, des ouvriers agricoles, lors des grèves viticoles du début du XX^e siècle⁵³. Dès lors, eu égard aux positions respectives du socialisme et du syndicalisme révolutionnaire d'une part, des milieux dirigeants du catholicisme d'autre part, l'intégration des travailleurs immigrés se fait souvent dans un climat d'hostilité à l'Église⁵⁴. À Toulon à la veille de la Grande Guerre, M. Serre

49. Cf. A. Girard et J. Stoetzel, *Français et immigrés*, Paris, 2 vol., 1953 et 1954. Enquête de novembre 1947 dans 13 départements du Sud-Ouest (jusqu'à l'Hérault) : 57 % des interrogés ne sont pas favorables à l'installation en France d'un certain nombre d'étrangers.

50. Il y a des mouvements contre les mineurs italiens à Graissessac, La Grand'Combe, La Mure. Lors de l'enquête cantonale dans le monde du travail (1848) à Sète, un délégué marin s'élève contre le recrutement de marins étrangers, Catalans ou Génois en trop grand nombre. Mais « l'étranger » c'est aussi, à cette époque, le « gavach ».

51. Sur l'évolution du mouvement ouvrier dans la région de Marseille, cf. Pierre Milza, « L'intégration des Italiens dans le mouvement ouvrier français à la fin du XIX^e siècle : le cas de la région marseillaise », *Relations internationales*, 1977-12, 351-379. Ces étrangers réduisent un grand nombre d'ouvriers français au chômage. Cf. le rapport du Commissaire de police de Sérignan (Hérault) en septembre 1886 : « Beaucoup de propriétaires préfèrent pour les vendanges occuper des Italiens à cause de leur obéissance passive et du prix de leur journée qui est toujours un peu plus faible » AD Hérault 39 M 283. Il convient de noter que dans les mines l'agitation contre la main-d'œuvre étrangère semble endémique. Ainsi à Graissessac en 1867, violent incident entre mineurs autochtones et Espagnols ; en 1873, affiches menaçant les mineurs Piémontais.

52. Cf. G. Noirielle, *Le massacre des Italiens. Aigues-Mortes, 17 août 1893*, Fayard, 2010.

53. Pour Marseille, P. Milza considère comme un facteur déterminant l'arrivée au printemps 1898 de réfugiés politiques de l'extrême gauche italienne. Ils multiplient les efforts pour convertir leurs compatriotes ouvriers aux idées internationalistes, les invitant à entrer en masse dans les syndicats français. En juillet 1898, dans *L'Étincelle*, journal socialiste agathois, un membre du POF demandait aux ouvriers français d'être solidaires.

54. Des références précises dans l'article de P. Milza *op. cit.*, *supra*. En 1899, les socialistes italiens de Marseille fondent le journal *Emigrato* pour atteindre les immigrés du Sud-Est. Cf. R. Bianco, *Le mouvement anarchiste...*, *op. cit.* Faut-il tenir pour négligeable l'action de militants anticléricaux n'ayant d'influence que sur une minorité ? En 1886 à Sète, les missionnaires Oblats font état « des grands ravages » qu'exercent « même parmi les femmes » les « sociétés secrètes » dans cette ville cosmopolite où « l'élément italien fourmille ». En 1888 est publié dans cette même ville le journal *El Pabellon Español, periódico, republicano anticlerical y francmasónico*.

a noté la bonne intelligence qui règne entre ouvriers français et italiens, tous affiliés à la CGT. Les Italiens « constituent les troupes compactes, toujours les dernières à abandonner la lutte ». L'influence de municipalités radicales ou socialistes ainsi que de l'enseignement laïque – qui scolarise la grande majorité des enfants d'immigrés – est certainement à prendre en compte⁵⁵. La situation n'a guère évolué au milieu du XX^e siècle. La CFTC ne compte, par exemple, qu'un petit nombre d'adhérents étrangers. Les progrès du communisme, là surtout où les concentrations ouvrières sont fortes, contribuent à détourner les hommes – sinon les femmes avec les sections de l'*Union des femmes françaises* – de l'orbite paroissiale. « Le lieu de leur rencontre avec les Français est le communisme » (Bédarieux 1952). Mais à partir de ces mêmes années, les migrants économiques refusent pour la plupart de s'affilier à un syndicat et passent à nouveau pour « des jaunes » (Guy Hermet).

À la différence de ce qui se produit pour les Polonais, l'Église d'Italie et plus encore l'Église d'Espagne, ont ignoré pendant longtemps le problème de l'immigration en France. Bien des prêtres voyaient dans la migration – la même observation peut être faite en France – une fuite voire un délit. Ils souhaitaient avant tout protéger leur troupeau de l'influence de ces « pestiférés », ces « mauvais Espagnols », cette « racaille⁵⁶ ». G. Mauco a noté que les « prêtres italiens » étaient moins influents que les Polonais⁵⁷. Dans l'Hérault le premier prêtre espagnol est appelé à Béziers en 1913 à l'initiative de l'un des curés de la ville. Il ne semble pas, en effet, que les évêques français aient été amenés à agir de concert⁵⁸. Des prêtres ont sans nul doute agi de leur propre chef⁵⁹. C'est surtout à partir de 1915 que l'on vit les efforts se multiplier : prédications spéciales, appel à des

55. Avant 1913, les Espagnols établis à Béziers avaient de grandes difficultés à se marier. La mairie refusait l'extrait *de baptême*, pièce pourtant officielle en Espagne et exigeait un extrait de naissance souvent impossible à obtenir étant donné l'institution récente de l'État-civil. Elle refusait de même les pièces attestant que le consentement avait été donné *devant le curé*, pourtant notaire de l'État-civil en Espagne. Les retards et les frais (80 à 100 F parfois) décourageaient le mariage, beaucoup d'immigrés vivaient donc en concubinage. La question ne fut réglée qu'en 1916 sur intervention de l'abbé Tomas, aumônier de la colonie depuis 1913, qui régularisa 127 unions en quelques mois, rapport manuscrit du 7 juillet 1916, Archives diocésaines Montpellier.

56. Ces expressions sont authentiques.

57. *Les étrangers à Paris, op. cit.*, p. 337. En 1931, dans la Loire on compte un aumônier pour 3 500 Polonais, un pour 12 500 Italiens, *cf. J.-C. Bonnet, op. cit., supra* note 24.

58. La première référence dont nous disposons consiste en une lettre de Mgr Lavigerie, alors archevêque d'Alger, à la reine d'Espagne le 10 février 1868. Il expose les besoins religieux des Espagnols d'Algérie qui n'ont aucun prêtre de leur nation et sont, d'autre part, menacés par la propagande protestante. Lavigerie demande l'envoi de prêtres, la fondation d'écoles, d'hospices et d'hôpitaux et la construction d'églises, AN F 19 6177 Dossier de Mgr De Las Cases, évêque de Constantine.

59. Ainsi dès 1858 à Sète, le curé-doyen de Saint-Louis, Henri Gaffino, qui parlait « l'italien comme le français » s'occupa de réunir la colonie italienne. Il provoqua dans ce sens l'achat de l'ancienne chapelle des Pénitents (1864), *cf. Souvenir d'une belle vie sacerdotale, l'abbé Gaffino*, Montpellier, 1899, p. 35.

prêtres italiens ou espagnols ; création de foyers permanents. Quand l'immigration devint massive, on vit même des curés accompagner les partants⁶⁰. Du côté du pays d'origine, il faudrait mieux connaître les efforts entrepris par l'*Opera Bonomelli* ou l'Association *San Rafael* d'aide aux émigrants espagnols⁶¹, dont une section est fondée à Béziers en 1925 après « la magnifique mission prêchée par le RP Maria de Bolos ». Le cardinal Segura vint dans le Midi en 1928 et 1929, présidant les exercices de diverses missions⁶². De 1930 à 1950, l'action des Églises fut toutefois entravée par les implications politiques de l'engagement des Églises tant en Italie qu'en Espagne. À nouveau les initiatives individuelles ont donc dominé⁶³. Dans les séminaires français, des cours d'italien et d'espagnol furent organisés.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, c'est surtout la mentalité des prêtres français et des militants d'Action catholique qui évolue. Ils cherchent à démêler les responsabilités sociales des catholiques face à l'immigration. Dès février 1944, à Toulouse, l'abbé Lagarde avait fondé un mensuel *El trabajador español* qui se proposait d'aider tous les réfugiés sans distinction. En mars la Gestapo assaillit l'aumônerie, tua ou déporta ses dirigeants. En 1948, Mgr Duperray, évêque-coadjuteur de Montpellier, fut le premier évêque français à créer une aumônerie diocésaine pour les Espagnols, quatre ans après la constitution pontificale *Exsul Familia*⁶⁴. Organisme qui remplaçait les anciennes missions étrangères, plus ou moins subventionnées par les gouvernements. L'aumônerie recevra un bien meilleur accueil des migrants⁶⁵. En 1958 fut ordonné prêtre,

60. Ainsi en 1924, Giulio Zaneti, un Vénitien, raconte : « Comment à Montpellier, il s'était aggloméré à un groupe de Piémontais, tous originaires du même village, qui s'en allait vers le Gers, curé en tête, en chantant des cantiques et des airs de leur pays », J. Anglade, *La vie quotidienne...*, *op. cit.*, *supra* note 21, p. 50.

61. C'est sous son patronage qu'est publié à Béziers à partir de 1926, le mensuel *El Amigo Español*. Il ne dépassa par le n° 7. Elle publie entre 1917 et 1928, *Nuestra emigración*, puis *El hogar patrio*. En 1910, l'évêque de Crémone, Bonomelli avait fondé l'*Opera d'assistenza agli Italiani emigrati in Europa e nel Levante*. En 1926, l'*Opera* a un organe dans le Var, *L'Italiano nel Var*, rédigé par un prêtre attaché à la paroisse Saint-Joseph de Toulon, l'abbé Brondolo. En fait rares étaient les aumôniers italiens, *cf.* A. Dupront, « Les immigrés et le catholicisme », *Les Annales de la Jeunesse catholique*, 25 avril 1926.

62. De retour en Espagne, il rédigea un mémoire au roi sur la situation des immigrés. Il souhaitait la création de « Casas » de mission, et l'envoi de missionnaires et déplorait les dangers religieux sociaux et patriotiques de l'immigration.

63. Ainsi à Albi celles de l'abbé Suc « le curé espagnol » dans les années Trente. Des foyers sont créés pour les Espagnols à Bordeaux et Marseille.

64. Du 1^{er} août 1952, premier acte général de l'Église catholique en faveur des migrants. Il la confie à un prêtre né en Espagne mais élevé dans la région. Un foyer fut ouvert à Béziers en 1949, un bulletin, *Nuestro Hogar*, créé en 1954, dont Guy Hermet affirme que, tiré à 4 500 exemplaires et répartis dans 7 départements (1966), il est le seul à être diffusé de façon notable. G. Hermet, *op. cit.*, p. 97 ; *cf.* également Blas Gimenez, « L'aumônerie des Espagnols du diocèse de Montpellier », *France-Migrations*, 31, janvier 1964, 20-25. Un groupe artistique « Pablo Cazals » fut fondé en 1950.

65. Mgr Duperray meurt en 1957. Dans son délire il eut une pensée pour les immigrés et, selon un témoignage digne de foi, se serait écrié : « Franco, pourquoi les as-tu fait tant souffrir ! »

pour la *Mission ouvrière Saint-Pierre et Saint-Paul* du père Loew à Marseille, un ancien jociste, ouvrier chez Fouga. En 1965 ce sont quelque 25 prêtres qui ont en charge exclusivement les Espagnols dans le Midi de la France. L'instruction pontificale « *De pastoralis migratorum cura* » (1969) confie aux Conférences épiscopales le soin d'organiser l'action pastorale, auprès des migrants : des sessions régionales sont organisées (Avignon, 1969 ; Le Roucas-Blanc, 1970).

« La paroisse tend de plus en plus vers la déchristianisation, la cause première est la présence de 176 Espagnols communistes » note un curé du Bas-Languedoc en 1947. Depuis cette date une analyse plus approfondie des conséquences de l'immigration a permis de nuancer un jugement aussi abrupt. L'immigration étrangère, cause principale de la *déchristianisation* dans le Midi ? Cette assertion était souvent soutenue au milieu du siècle. Elle partait d'un constat : le recul de la pratique, religieuse là où existaient de forts rassemblements d'immigrés. En réalité l'éloignement de la pratique et l'hostilité à l'Église étaient presque toujours bien antérieurs à l'arrivée des étrangers⁶⁶. L'assimilation de ces derniers s'est faite le plus souvent dans un contexte socioculturel d'hostilité masculine par rapport à l'Église.

Peut-on dire que l'immigration a été pour les Italiens et les Espagnols un facteur de désaffection religieuse ? Dans une certaine mesure, oui. Mais parler de « détachement » c'est postuler la fidélité dans le pays d'origine. Or nos immigrés – au moins jusque dans les années 1950 – viennent en majorité des régions les moins pratiquantes de leur pays⁶⁷. De plus, en 1956, « les hommes surtout, n'hésitent pas à dire qu'ils assistaient aux offices religieux en Espagne uniquement pour ne pas donner prise à des commentaires susceptibles de les desservir⁶⁸ ». L'installation en France est donc ressentie, de ce point de vue, comme une libération.

Une double impression se dégage. Tout d'abord l'immigration n'est pas la seule ni la principale cause du détachement religieux des autochtones. Elle est cependant cause partielle, en ce sens que par son importance numérique, elle a accru le caractère massif de ce détachement dans les grandes villes, les centres industriels et miniers, une partie des zones rurales, la région viticole en particulier, alors qu'ailleurs elle a pu rompre l'unanimité préexistante : Piémont montagnard, garrigues, zones de montagne. Seconde impression : l'immigration n'est ni la seule, ni la principale cause du détachement religieux de la grande majorité des immigrés, puisque déjà ils étaient peu fidèles dans leur propre pays. Elle est cause partielle cependant, surtout pour ceux qui pratiquaient chez eux, car elle

66. Un exemple : en Biterrois en 1907-11, dans la moitié des paroisses, la pratique pascale des hommes et jeunes gens est inférieure à 2 %.

67. L'influence de la région d'origine a été révélée de façon précise par les enquêtes de pratique dominicale, non seulement pour les « étrangers » mais aussi pour les Français ayant quitté leur terroir.

68. Enquête en Biterrois.

a détruit certaines coutumes comme du reste tout déracinement. Elle a permis aussi chez un petit nombre une prise de conscience des dimensions d'un christianisme qui gravite moins autour du clocher. Une mentalité plus délibérément tournée vers un monde à transformer, et ceci rapproche les croyants d'autres militants étrangers à leur foi ⁶⁹.

Gérard CHOLVY

Université Paul-Valéry, Montpellier III
gerardcholyv@me.com

Bibliographie

- ALQUIER R. *et al.*, *Les Saintes-Maries de la Mer : la foi des Gitans*, Éditions du Moustier, Louvain, 1991.
- ANGLADE Jean, *La vie quotidienne des immigrés en France de 1919 à nos jours*, Hachette, 1976.
- BORDIGONI Marc, *Les Gitans*, Le Cavalier Bleu, 2007.
- BURGALASSI Silvano, « La sociologia del cattolicesimo in Italia », *Lettera de sociologia religiosa*, Roma, décembre 1965.
- CHOLVY Gérard, « Déracinement et vie religieuse : l'immigration espagnole dans le département de l'Hérault au XX^e siècle », XLII^e Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Perpignan, 1969-1970, p. 95-113.
- , « L'arc de cercle méditerranéen : un ensemble de terres anticléricales ? (XIX^e-XX^e siècles) », *L'Anticléricalisme de la fin du XV^e siècle au début du XX^e siècle. Discours, images et militantes*, s.d. Hélène Berlan *et alii*, Michel Houdiard, 2011, p. 257-266.
- , « L'immigration étrangère », *Géographie religieuse de l'Hérault contemporain*, PUF, 1968, préface du Doyen Gabriel Le Bras, p. 328-341.
- , « Las formas populares de la religiosidad en el sur de Francia », Colloque de Séville, février 1986, *Comunio*, vol. XIX, 1986-2, p. 179-199.
- , « Queridos vendimiadorès ! Accueil des vendangeurs espagnols dans l'Hérault », *La vigne et la civilisation vin en pays languedocien et catalan*, LVII^e Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon (Béziers 1984) Montpellier 1984, p. 213-220.
- CLERGUE L., *Les Gitans*, Marvel, 1996.
- COLINON M., *Des inconnus parmi nous : les Gitans*, 1960.
- COURSINDEL Abbé, Rapport ronéoté sur les Gitans et la religion, Montpellier, 1956.
- COZANNET F., *Mythes et coutumes religieuses des Tsiganes*, Payot, 1973.

69. Études générales : « Migrations et religions en France », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 76, 2008 et n° 78, 2009. K. I. Bade, *L'Europe en mouvement : la migration de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, 2002. G. Noiriél, *Le creuset français*, Paris, 1958 ; *Immigration, antisémitisme et racisme en France, XIX^e-XX^e siècle : discours publics, humiliations privées*, Paris, 2007. R. Schor, *L'opinion française et les étrangers en France 1919-1939*, Paris, 1985. É. Temime, *France, terre d'immigration*, Paris, 1999. P. Milza, *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Rome, 1986.

- DUCASTELLA R., « Géographie de la pratique religieuse en Espagne », *Social Compass*, vol. XII, 1955, n° 45.
- FAVÉ Mlle, « Les Gitans dans un secteur de Montpellier », s.d. de, ronéoté.
- GALLEGO José Andrès, *Los Españoles entre la religion y la politica*, Madrid, Unión editorial, 1997.
- GILMORE David, « The Anticlericalism of the Andalusian Rural Proletariens », C. Alvez *et alii*, *La religiosidad popular*, t. 1, Barcelona, 1989, p. 478-498.
- LAMOUREUX Ch., *Les Saintes-Maries de Provence, leur vie et leur culte*, Moulot, Marseille, 1909.
- LIZCANO Manuel, « La sociologia de las religiones en España » (importante bibliographie), *Revista de Estudios politicos*, 1956, n° 90.
- MALDONADO Luis, « Religiosidad andaluza », Arnaldo Nesti, « La religiosidad meridional italiana », et Jesus Duque, « Bibliographia de la religiosidad popular en Andalucia », Colloque de Séville, *Comunio*, vol. XIX, 1986, fasc. 2.
- MAUCO Georges, *Les Étrangers en France*, A. Colin, 1932.
- GARO Morgan, « Les Roms et les organisations évangéliques », *Hérodote*, n° 119, 2005.
- NAUDEAU Ludovic, *La France se regarde, le problème de la natalité*, Hachette, 1931.
- PASSAMA Paul, *Conditions des ouvriers viticoles dans le Minervois*, thèse de Droit, Montpellier, 1906.
- PERRIER M., *La main-d'œuvre espagnole en Biterrois*, DES Géographie, Montpellier, 1960.
- PIASERE L., *I Rom d'Europa*, GLF, Éditions Laterza, Roma, 2004.
- ROTHÉA X., *France, pays des droits des Roms ?* Éditions Carobella, Lyon, 2003.
- SCHOR Ralph, *L'opinion française et les étrangers, 1919-1939*, Publications de la Sorbonne, 1985.

Déracinement et vie religieuse : Italiens, Espagnols et Tsiganes dans le Midi de la France (1830-1980)

Déracinement et vie religieuse dans le Midi méditerranéen de la France, entre 1830 et 1980. Une étude qui concerne les Italiens, les Espagnols, accessoirement, les Tsiganes (ou Gitans). Leur pratique religieuse régulière est faible et plus encore pour les hommes : enquêtes des années 1950-60 et remontée dans le passé (Marseille 1861, Sète 1889). Mais il faut en préciser les contours à partir de la région d'origine : le Frioul n'est pas la Sicile, ni l'Andalousie en Haute-Castille. Important les raisons d'émigrer, le « deseo de vivir mejor » domine, il implique le travail du dimanche. Pour autant, ces migrants sont « religieux », attachés aux rites de passage, à une religiosité faisant appel au sentiment, à l'émotion, aux démonstrations extérieures. De là, chez les Gitans, le succès des pasteurs pentecôtistes. Émergence aussi de militants. L'acculturation par la médiation des cultures provençales, occitanes ou catalanes. Les conflits ? En 1896, Jules Guesde dénonce ces briseurs de grève. Par la suite adhésions à la CGT et au Parti communiste. Après 1945 évolution du clergé français, aumôneries des Espagnols...

Mots-clés : acculturation, pratique religieuse, raisons d'émigrer, régions d'origine, religiosité.

Deracination and Religious Life: Italians, Spanish and Gypsies in the South of France 1830-1980

This study focuses on Italians, Spanish and also the Gypsies (or Gitanos). After a research in the 50's and 60's and going even further in the past (Marseille 1861, Sète 1889), it appears that their religious practice is weak, especially for men. But the lines have to be defined from the regions of origin: the Frioul is not Sicily nor Andalucía. No matter the reasons for immigrating, the "desire to live better" predominates. It implies working on Sunday. Nonetheless these migrants come out as "religious": attached to passage rites, to a religiosity calling on feeling, emotion, and outward expressions of faith. Hence, for the gypsies, the success of Evangelical pastors. The acculturation occurs via the mediation of Provençal, Occitan or catalane cultures, and later on, via adhesions to the CGT and the communist party. After 1945, changes occur as the French clergy evolves and appear Spanish chaplaincies.

Key words: acculturation, religious practice, reasons to emigrate, regions of origin, religiosity.

Desarraigo y vida religiosa: italianos, españoles y gitanos en el Mediodía francés (1830-1980)

Desarraigo y vida religiosa en el Mediodía mediterráneo de Francia, entre 1830 y 1980. Un estudio que implica a los italianos, los españoles, y accesoriamente a los gitanos. Su práctica religiosa regular es débil y más aún entre los hombres: investigaciones de los años 1950-1960 y hacia atrás en el pasado (Marsella 1861, Sète 1889). Pero hay que precisar los contornos de las poblaciones a partir de la región de origen: el Friuli no es Sicilia, ni Andalucía es Castilla. Importan las razones de emigrar, el "deseo de vivir mejor" domina, implica el trabajo el día domingo. Sin embargo, estos migrantes son "religiosos", apegados a sus ritos de pasaje, a una religiosidad que apela al sentimiento, a la emoción, a las demostraciones exteriores. De ahí el éxito de los pastores pentecostales entre los Gitanos. También emergen los militantes. La aculturación a través de la mediación de las culturas provenzales, occitanas o catalanas. ¿Cuáles son los conflictos? En 1896 Jules Guesde denuncia a los rompehuelgas. Luego se registran adhesiones a la CGT y al Partido Comunista. Después de 1945, evoluciona el clero francés y llegan las capellanías de los Españoles...

Palabras clave: aculturación, práctica religiosa, razones de la migración, regiones de origen, religiosidad.

